

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque ce n'était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

## LE SIGNE DE LA CROIX

CINQUIÈME PARTIE — SUS AUX BANDITS !

XIII — LE PÊCHEUR

Le pêcheur se recula brusquement. Le vent avait alors une force et une violence telles que l'homme dut se recoucher à plat ventre pour éviter d'être emporté.

Rampant encore dans cette difficile situation, il gagna un pic aigu à cinquante pas environ de l'endroit par où venait de descendre Fleur de Pomier.

Ce pic, taillé en forme de cônes renversés, était soudé au bord du rocher et surplombait la mer.

Le pêcheur s'en approcha le plus vivement possible, et, se tenant d'une main à la falaise, il avança l'autre.

En ce moment un bruit sourd, se distinguant parfaitement en dépit du fracas causé par la mer mugissante et le vent impétueux, retentit sur la droite du pêcheur dans la direction de Fécamp.

L'homme s'arrêta, se baissa et écouta.

— Un galop de chevaux !... murmura-t-il ; serait-ce lui déjà ? Mais, ajouta-t-il après un nouvel instant donné à une attention profonde, des pas d'hommes retentissent aussi sur le rocher... il y a des cavaliers et des piétons... Est-ce la prévôté ?... Sont-ce les hommes de La Chesnaye ? Il faut le savoir !

Et se relevant d'un bond, bravant les dangers d'être enlevé par la rafale, il courut vers la touffe de genêts derrière laquelle nous l'avons trouvé caché.

A peine se blottissait-il au poste qu'il paraissait avoir choisi de préférence pour lieu d'observation, qu'une troupe d'hommes assez nombreuse et composée environ de vingt-cinq à trente individus arriva par la route de Fécamp, paraissant se diriger vers Etrat.



En un tour de main le prisonnier fut garrotté.

En tête de cette troupe marchaient deux pèlerins montés sur de lourds chevaux normands. En atteignant la hauteur du buisson où se tenait immobile le pêcheur, l'un des deux cavaliers arrêta brusquement sa monture.

— Là ! fit-il.

L'autre imita le même mouvement et la troupe entière fit halte.

— Ventre-Mahon ! dit le second cavalier, je crois que nous passions.

— Corps du diable ! reprit le premier, comment distinguer son chemin par ce temps effroyable ! Je n'ai reconnu les lieux qu'à cette touffe de genêts à laquelle j'ai l'habitude d'attacher ordinairement mon cheval.

En achevant ces mots le cavalier mit lentement pied à terre ; son compagnon l'imita deux fois encore. Tous deux s'approchèrent des genêts et y attachèrent les brides de leurs montures.

Le pêcheur, à deux pas au plus duquel s'accomplissait cette petite

scène, ne fit pas un mouvement qui pût trahir sa présence.

— Nombri de Balzébou ! grommela l'un des piétons placés au premier rang, est-ce que nous allons rester longtemps exposés à cette tempête d'enfer ?

— Oh ! oh ! Pierre l'Assommeur, répondit en riant le voisin du piéton, as-tu pas peur que la tempête t'abîme le teint ?

—J'ai soif ! dit Pierre l'Assommeur.

—Eh bien ! fit le premier cavalier, tranquillise-toi, nous voici arrivés, tu vas boire.

—Où cela ?

—Quand tu seras descendu.

—Et par où descend-on ?

—Tiens, Bernard va te montrer le chemin.

« Allons, grand coësre, continua celui qui paraissait diriger la bande en se tournant vers le chef des argotiers (car la troupe qui venait d'arriver n'était composée que des respectables enfants de la Petite Fiancée) allons, grand coësre, à toi les honneurs ! passe le premier, mais tiens-toi ferme ! Votre souper, à tous, est préparé !

—Alors, à table ! dit le grand coësre en s'avançant vers le second cavalier, lequel se dirigeait vers la corde à l'aide de laquelle nous avons vu Fleur-de-Pommier opérer sa descente périlleuse.

La vue du chemin à parcourir ne fit pas sourcilier le grand coësre, lequel s'attacha bravement au cordage et se mit en route avec une dextérité, une agilité et un sang-froid décelant une furieuse habitude des escalades de maisons et des fuites de prison.

Tandis qu'il descendait, le second cavalier faisait entendre un sifflement aigu accompagné d'une modulation devant sans doute servir de signal et prévenir la sentinelle de garde dans la crevasse de l'arrivée d'un membre de la terrible association.

—A toi, Pierre l'Assommeur ! dit le premier cavalier.

Pierre l'Assommeur s'avança et descendit comme était descendu le roi de la cour des Miracles.

Puis, ce fut le tour de chacun des autres : Jacques le Baguenaud, Tallebot le Bossu, Sulpice les Jambes-Torses, Mathias le Camus, Jehan de la Potence, Jaqueline la Longue, toutes nos anciennes connaissances enfilées de la foire Saint-Germain, de la cour des Miracles, de la place du marché de Fécamp, accompagnées d'une vingtaine de leurs estimables camarades.

Tous les vêtements déchirés, mis en lambeaux par la bataille du matin, tous ruisselants d'eau, mouillés croûtés par la tempête, quelques-uns un empêtre sur la figure, quelques autres couverts encore de sang mêlé de boue ; tous enfin dans l'état le plus lamentable, mais tous armés jusqu'aux dents, alertes, dispos et intrépides, en dignes enfants de sac de corde qu'ils étaient.

Aucun accident n'entrava cette succession de descentes périlleuses ; les argotiers, déployant autant d'adresse et de force qu'en avait déployé leur chef ; mais un temps assez long s'écoula entre l'introduction du grand coësre dans les grottes et l'arrivée à la crevasse de la falaise du dernier argotier.

Durant tout ce temps, le pêcheur n'avait témoigné ni la plus légère crainte d'être découvert, ni la moindre disposition à fuir. Il était resté calme, immobile, attentif, dardant ses fauves prunelles sur les hommes qui défilaient un à un devant lui et les comptant à mesure qu'ils descendaient.

—Trente ! se dit-il en lui-même lorsque le dernier argotier eût disparu.

Maintenant restent les deux autres ; mais je crois qu'ils ne descendront pas tous, et que la Providence m'aura décidément bien servi !

En effet, les deux cavaliers étaient demeurés sur la falaise, ne semblant nullement se hâter de suivre le chemin qu'avaient pris leurs compagnons.

Tous deux s'étaient même rapprochés de l'endroit où ils avaient attaché leurs chevaux, c'est-à-dire de la touffe de genêt

derrrière laquelle s'abritait le pêcheur dont ils étaient loin de soupçonner l'espionnage.

Au reste, la nuit était tellement noire, le temps tellement affreux, la tempête tellement furieuse, qu'il n'eût été difficile aux deux nouveaux arrivants, alors même qu'ils se fussent doutés de la présence d'un tiers, de constater cette présence.

Les deux hommes demeurèrent face à face, en silence, semblant profondément réfléchir.

Eufin, celui qui avait jusqu'alors donné des ordres reprit la parole.

—Donc, tu as accompli ta mission, Bernard ? dit-il lentement.

—Parfaitement ; je suis retourné à Fécamp, je me suis glissé auprès de la baronne, et je lui ai fait part de l'enlèvement de La Chesnaye.

—C'est cela. Et qu'as-tu ajouté ?

—Ce qui était convenu entre nous. J'ai ajouté que j'allais t'accompagner jusqu'aux grottes, que tu allais y descendre, et que tout allait bien.

—Bon !

—Quelle se trouve, elle, au point du jour, à Etretat sur la falaise.

—Très-bien ! Elise l'a promis ?

—Elle l'a promise. C'était bien là, n'est-ce pas, tout ce qui concernait Catherine ?

—Oui, mon cher Bernard. Tu sais maintenant ce qui te reste à faire personnellement.

—Pour le prévôt ?

—Oui.

—Rapporte-t'en à moi, Caméléon !... mais...

—Quoi ?

—Ce que tu m'as dit est vrai ?

—Je te le jure !

—Ainsi, ils menacent de nous abandonner ?

—J'ai entendu leurs projets de leur propre bouche. Rynold veut renoncer à l'existence qu'il a menée jusqu'ici, quitter la France avec la femme que tu sais, s'emparer des millions de Van Helmont, et vivre splendidement en Allemagne et en Italie. J'ai surpris ce secret ce soir même, te dis-je !

« Humbert, lui, fera ce que j'ai confié !

« Maintenant, tu connais aussi bien que moi le secret de La Chesnaye, Bernard. Je t'ai tout révélé, tout, jusqu'à ce qu'a accompli Mercureus !

—Alors, fit Bernard, tu as raison, Caméléon, il faut agir, il est temps ! Ils nous sacrifieront sans regret et sans honte ; ils briseront les instruments dont ils se sont si bien servis, et auxquels ils doivent leur puissance. Nous serions fous d'hésiter plus longtemps !

—Donc, tu es prêt ?

—Je suis prêt.

—Alors, fais ce qui est convenu.

—Je le ferai.

—Retourne à Fécamp, et ensuite...

—Je rejoindrai Catherine à Etretat.

—C'est cela.

—Rapporte-t'en à moi, Caméléon, je te le répète.

—C'est convenu alors, et, quoi qu'il arrive, nous nous serons mutuellement fidèles ?

—Quant à moi, je le jure ! dit Bernard.

—Je le jure aussi ! ajouta Caméléon.

—Alors, à nous enfin la puissance et la fortune !

—A nous tous les biens que nous amassons depuis trop longtemps pour les autres ! L'heure est venue de travailler pour nous-mêmes, sinon, nous sommes abandonnés...

—Donc, à la pointe du jour ?

—A la pointe du jour à Brestat !

—C'est dit.

—Je vais descendre ?

—Oui ; tu as le mot du passe ?

—H ruid ?

—C'est bien cela.

Les deux hommes regagnèrent l'endroit par où étaient successivement descendus les argotiers.

Le pêcheur n'avait pas perdu une seule de leurs paroles.

Tandis que Caméléon et Bernard s'éloignaient, l'homme blotti derrière les genêts avait doucement déroulé une longue corde qui lui coignait la taille, et, à l'aide de son coutelas, il avait découpé une large bande d'étoffe prise dans les pans de sa veste de laine.

Bientôt les deux hommes eurent gagné l'endroit de la falaise où était attachée la corde.

Caméléon et Bernard échangeèrent encore quelques paroles, mais le vent, sous lequel ils se trouvaient, emporta ces paroles sans que le pêcheur pût en saisir même un son.

Avec une sûreté de main et une habileté qui dénotaient une longue pratique du périlleux exercice, Caméléon se suspendit à la corde mobile et disparut comme avait disparu Fleur-de-Pommier d'abord, et les argotiers ensuite.

Bernard le regarda descendre, puis, certain qu'il était arrivé à bon port, il quitta l'anneau auquel il se cramponnait, et revint vers les deux chevaux, toujours attachés aux genêts.

Bernard saisit la bride de l'un d'eux et se baissa pour la dénouer ; mais dans ce moment le pêcheur s'élança brusquement sur lui.

Surpris et renversé par la violence du choc, le compagnon de La Chesnaye roula sur le sol.

Une main nerveuse l'étreignait rudement à la gorge, et il vit la lame d'un coutelas briller au dessus de sa tête.

—Un gémissement, et tu es mort ! dit le pêcheur d'une voix sourde.

Et, sans doute pour donner plus de poids à ses paroles, il fit entrer légèrement la pointe acérée de la lame dans la poitrine de celui qu'il tenait à sa merci.

Bernard ne souffla pas un mot, ne tenta pas un geste ; il comprenait que la mort était là certaine, imminente, prête à frapper.

Accroupi sur son ennemi renversé, le contenant d'une main énergique, le pêcheur plaça son coutelas entre ses dents, et, de la main qui lui restait libre, il prit la corde placée à côté de lui.

Un nœud coulant était préparé d'avance ; le pêcheur passa ce nœud autour des poignets réunis de Bernard, serra fortement et, contraignant son prisonnier à se relever à demi, il attachait les deux bras le long du corps en entourant les hanches à l'aide de sa corde, qu'il enroula ensuite autour des jambes jusqu'aux chevilles.

Ainsi garotté, Bernard ne pouvait tenter aucun mouvement ni même faire un pas en avant ou en arrière.

Le pêcheur avait accompli l'acte que nous venons de décrire avec une dextérité digne d'un archer de la prévoyance.

Avec une dextérité non moins grande, il ramassa le morceau d'étoffe détaché de sa veste de laine et en forma un bâillon qui

vint étouffer au passage les cris que le prisonnier eût pu tenter de pousser.

Sans dire un mot, le pêcheur se haïssa, enveloppa le corps de Bernard de ses bras robustes, l'enleva de terre, le jeta sur son épaule et se dirigea, portant son fardeau, vers ce quartier de la falaise surplombant sur la mer, près duquel il était alors que l'arrivée de Caméléon et de Bernard était venue l'interrompre dans l'opération qu'il allait sans doute tenter, opération que nous supposons cependant sans en deviner le but.

La tempête était toujours aussi violente ; le vent même paraissait augmenter de fureur, et il fallait que cet homme fût doué d'une énergie extraordinaire et d'une force musculaire bien peu commune pour lutter ainsi, offrant, grâce au corps qu'il portait, double prise à la tourmente qui lui soufflait au visage, et marcher d'un pas aussi ferme sur la falaise, rendue glissante par la pluie qui tombait à flots et par les vagues qui, dans leur violence, gravissaient jusqu'à sa crête, qu'elles inondaient d'écume blanche.

Ayant enfin atteint le petit pic, il déposa à terre le corps de Bernard, et, rampant sur le roc, il se pencha au-dessus de l'abîme. De la main gauche il ramena à lui une corde attachée autour du quartier de la falaise, et, qui, comme celle dont s'étaient successivement servis Fleur-de-Pommier et Caméléon, était placée à une courte distance, paraissait descendre jusque dans la mer.

Sauf à imiter la manœuvre des deux premiers et de se servir de la corde pour descendre dans l'abîme, il l'attira à lui, halant dessus comme les matelots sur une manœuvre, et ayant soin d'enrouler à mesure à sa gauche, sur le sol détrempe, le cordage qu'il hissait ainsi.

Après quelques minutes de ce travail, la corde fut entièrement retirée, et son extrémité humide indiqua un séjour prolongé dans la mer.

Prenant cette extrémité, le pêcheur s'approcha de Bernard, lequel, toujours immobile et silencieux, semblait plutôt un cadavre qu'un corps animé.

Il passa la corde sous les bras du prisonnier et la lui attachait fortement derrière le dos, de manière à ce que l'homme pût être suspendu sans danger de tomber.

Alors il enleva de nouveau Bernard et le déposa sur l'extrême bord du précipice.

Le malheureux avait le visage empourpré et les yeux démesurément ouverts ; mais ces yeux étaient évidemment privés de vue. Il étouffait sous son bâillon, et l'étouffement avait déterminé un évanouissement complet.

Si l'on tardait à rendre libre les organes de la respiration, il était certain que Bernard allait succomber à une apoplexie foudroyante.

Le pêcheur ne parut prendre aucun souci de l'état de celui qu'il venait de garrotter.

Retenant la corde de la main gauche pour empêcher le corps de rouler dans l'abîme, il fouilla de sa droite dans la poche de sa veste et en retira un objet que l'obscurité profonde qui régnait autour de lui ne permettait pas de distinguer.

#### XIV

#### LA TOUFFE DE GENÊTS

Le pêcheur étendit la main droite et laissa tomber dans la mer l'objet qu'elle tenait.

Aussitôt une clarté vive, bléâtre, éclaira la base de la falaise et à la lueur fugitive de cette étrange clarté, on put distinguer une frêle embarcation montée par un seul homme et luttant contre le tempête.

— Van He'mont avait dit vrai ! murmura le pêcheur. Cela brûle même dans l'eau !

La lueur s'éteignit au moment où s'achevait cette réflexion.

Poussant alors en ayant le corps de Bernard et se renversant brusquement en arrière pour éviter d'être entraîné par le poids, le pêcheur roidit la corde et la laissa lentement filer entre ses mains entr'ouvertes. Bernard descendait dans l'abîme.

Le pêcheur continua sa manœuvre jusqu'à ce que la corde vint à lui manquer.

Alors, se penchant en avant, il regarda : l'obscurité était telle qu'il ne put rien distinguer, mais sans doute cette obscurité non troublée devait lui paraître de bon augure, car il se releva vivement en laissant échapper un exclamation de contentement.

D'un bond, il fut à l'endroit où étaient demeurés les deux chevaux.

Déliant les jonges qui les retenaient, il sonda les deux lanières l'une à l'autre au moyen d'un nœud solide, puis il tira les chevaux en avant.

Les animaux obéirent.

Le pêcheur les conduisit ainsi sur le bord de la falaise, mais les deux chevaux s'arrêtèrent soudain en présence du péril que leur instinct leur révélait brusquement.

Les jambes roidies, les naseaux dilatés, ils demeurèrent immobiles et comme glacés de terreur.

Sautant de côté, le pêcheur leva son coutelas et frappant rudement, il enfonga la lame dans la croupe de l'un des pauvres animaux.

Le cheval hennit de douleur, bondit en avant et sauta dans l'abîme, entraînant avec lui son compagnon auquel il était lié par la lanière de cuir.

Le bruit de leur double chute dans la mer se confondait avec le mugissement du vent et le rugissement des vagues.

— Bien ! fit le pêcheur en se reculant vivement.

Et essayant froidement sur la terre mouillée son coutelas encore tout saignant, il le passa à sa ceinture en lançant vers le ciel noir un regard plein d'éclairs.

Mais à peine eut-il fait quelques pas dans la direction de l'intérieur des terres, qu'il s'arrêta brusquement, tendit l'oreille et se tournant vers la mer, chercha à percer les ténèbres qui l'entouraient.

Une ombre venait d'apparaître à l'endroit même où étaient successivement descendus Fleur-de-Pommier et Caméléon, c'est-à-dire sur le point de la falaise où était attachée la corde servant à communiquer avec les grottes.

Le pêcheur s'était affaissé sur lui-même pour dissimuler sa présence, et rampant encore sur les mains, il regagna la touffe de genêts derrière laquelle nous l'avons déjà vu se blottir pour épier d'abord Fleur-de-Pommier et ensuite la conversation de Caméléon et de Bernard.

Il n'était pas installé à son poste d'observation, qu'une seconde ombre succéda à la première, et après celle-ci en vint une autre, puis une autre, si bien que le pêcheur compta successivement trente hommes, lesquels venaient d'opérer leur ascension par le chemin périlleux que nous connaissons.

Vingt-huit des survenants se groupèrent à quelque distance, paraissant attendre des ordres pour agir.

Les deux derniers demeurèrent sur le bord de la falaise à quelques pas de la touffe des genêts.

L'un des hommes était maître Eudes, le vieux père des trois La Chesnay, l'autre était Tête-de-Loup, celui que nous avons présenté récemment à nos lecteurs lors de l'arrivée de Fleur de Pommier dans les grottes.

Maître Eudes parlait à voix basse ; Tête-de-Loup écoutait respectueusement.

Le pêcheur ne pouvait rien entendre et cependant il paraissait concentrer toutes ses facultés pour percevoir les sons qui venaient mourir jusqu'à lui sans frapper nettement ses nerfs auditifs.

Enfin le vieillard fit quelques pas en avant : Tête-de-Loup le suivait, et ce mouvement rapprocha les deux personnages de la touffe de genêt.

Le pêcheur redoubla d'efforts attentifs et cette fois il parvint à saisir une partie de la conversation qui s'échangeait.

— Tu sais, disait maître Eudes, quelle est ma puissance ? Tu sais que la distance n'est rien pour moi, que mon bras est fort, que ma main ne connaît point d'obstacles. Tu sais enfin que si je récompense largement qui m'est fidèle, je suis sans pitié pour qui me trahit.

— Oui, maître, répondit Tête de Loup en courbant le front avec une expression de crainte superstitieuse. Je sais que rien ne vous est impossible.

— Alors, tu m'obéiras ?

— Oui, maître !

— Sans réserve ?

— Sans réserve !

— Quoi qu'il arrive ?

— Quoi qu'il arrive !

— C'est bien ! je compte sur toi ; mais malheur sur ta tête si tu faiblissais !

— Je ne faiblirai pas.

— Mes ordres sont simples et précis...

— Ils seront exécutés fidèlement, interrompit Tête de Loup. Et tu geste, désignant d'abord une lourde hache qui pendait à son côté, puis ensuite la corde fixée dans l'anneau de fer :

— Personne ne sortira des grottes jusqu'à votre retour, maître ! dit-il d'une voix ferme. Je vous le jure !

Maître Eudes fit un signe approbatif et quitta son interlocuteur.

Il gagna l'endroit où l'attendaient les autres hommes, qui tous étaient respectueusement demeurés à l'écart, et après leur avoir dit rapidement quelques phrases que le pêcheur, cette fois, ne put saisir, il se mit à leur tête et tous s'élançèrent sur la route de Fécamp.

Tête de Loup était demeuré seul sur la falaise.

Le pêcheur attendit durant quelques instants, pensant que le bandit allait, ou rejoindre ses compagnons qui venaient de se mettre en route, ou redescendre dans les grottes, mais il fut déçu dans l'une et dans l'autre de ces suppositions.

Tête de Loup ne bougea pas de place.

Assis sur un morceau de la falaise, celui-là même auquel était soigné l'anneau servant de point d'appui à la corde, sa hache placée à la portée de sa main droite, l'œil attentif, insouciant de la tempête qui semblait encore être loin de devoir se calmer, il se tenait immobile, et il était évidemment impossible de le surprendre comme avait été surpris Bernard.

Le pêcheur fit un geste de déception et d'impatience.

— Que fait là cet homme ? murmura-t-il en s'adressant à

lui-même une interrogation à laquelle il ne pouvait répondre. Que veut dire cette recommandation que lui a faite celui qui vient de partir ? Où vont ceux-là ? S'agit-il de quelque machination nouvelle ? Allons-nous encore rencontrer quelque obstacle inattendu ? Oh ! il faut que je sache ! Il faut que celui-ci soit également en mon pouvoir.

Et le pêcheur, posant la main sur le manche de son coutelas, se ramassa sur lui-même comme pour s'élaner en avant.

— Il me verra avant que je ne sois sur lui, reprit-il en s'arrêtant. Je ne le surprendrai pas ! Il y aura lutte ! Je triompherai ! J'en suis sûr, mais il faudra le tuer peut-être et alors je ne saurai rien, j'aurai commis un meurtre inutile...

« Puis il pria... ses compagnons doivent encore être dans les grottes, ils viendront à son aide et j'aurai peut-être, par ma faute, amené une catastrophe terrible au milieu de cette expédition si favorablement commencée...

« Non ! non ! je ne donnerai rien au hasard ! Van Helmont a raison ! de la prudence d'abord !... D'ailleurs la nuit s'avance et j'ai autre chose à faire.

« Catherine, a dit celui qui est maintenant entre nos mains, Catherine sera au point du jour à Etretat, sur la falaise... Oh ! moi aussi, j'y serai, et la baronne Catherine me dira ce qu'est devenue la pauvre Jeanne ! La grande dame me rendra compte de la trahison de la nièce du jardinier !...

« Oh ! ce que j'ai souffert, je le ferai donc souffrir à d'autres !... La vengeance ! la vengeance !... puis ensuite la mort s'il le faut ! peu m'importe.

Quiconque eût pu voir l'expression de la physionomie du pêcheur, alors qu'il prononçait ces menaçantes et terribles paroles, eût reculé d'épouvante.

On devinait que ce désir de vengeance si nettement exprimé n'était cependant qu'une faible partie des sentiments de haine que nourrissait au fond du cœur celui qui venait de parler.

Le pêcheur écarta doucement les branches de genêt et regarda Tête-de-Loup. Le bandit était toujours dans la même pose calme et vigilante.

Alors, reculant lentement et avec précaution, le pêcheur se dégagait de la touffe de genêts, et continuant son mouvement en arrière, il se trouva bientôt sur le sol dénudé.

Tête-de-Loup était placé en face de lui, mais la tempête ne pouvait lui permettre de surprendre la présence du pêcheur.

Celui-ci reculant toujours lentement sans se dresser, mais en s'appuyant sur les mains et sur les genoux, gagna ainsi une assez grande distance.

Alors, se relevant précipitamment, il prit sa course sur la falaise dans la direction d'Etretat.

Longeant le bord de l'abîme, il lança successivement dans la mer et sans ralentir sa marche, trois objets lumineux semblables à celui qu'il avait jeté avant de procéder à la descente du corps de Bernard.

Après la troisième lueur éteinte, il fit un léger temps d'arrêt et interrogea les flots qui déferlaient toujours avec la même violence.

Une quatrième lueur, toute pareille aux trois précédentes, éblouit au loin sur les vagues et disparut presque aussitôt.

— Bien ! murmura le pêcheur ; il m'a compris ! Maintenant, à nous deux, Jeanne.

Et il disparut en reprenant sa course un moment interrompue.

Peut-être Tête-de-Loup put-il remarquer ces lueurs successives dont nous venons de parler, mais elles ne pouvaient exciter

son attention au milieu de l'épouvantable chaos formé par la tempête ; puis ces éclats fugitifs ressemblaient tellement aux lueurs phosphorescentes que l'on remarque fréquemment en mer, et qui proviennent de phénomènes électriques, dont on reconnaît aujourd'hui les effets sans être parfaitement sûr encore de la cause, que leur présence n'avait rien d'extraordinaire.

Le bandit, au reste, ne manifesta en aucune façon avoir aperçu ces lueurs bienâtres.

Quant au pêcheur, précipitant de plus en plus sa marche en dépit de la violence du ouragan et du mauvais état de la route dangereuse qu'il suivait, il arriva bientôt à l'endroit de la falaise, ouverte brusquement par la vallée aboutissant à la petite baie qui forme la rade d'Etretat, descend à pic sur le fond de cette vallée charmante.

Un escalier décorant mille contours capricieux et créés, non par un travail régulier, mais par le passage seulement des voyageurs, serpentait sur le flanc du rocher.

Le pêcheur s'y engagea lentement.

À l'instant même où il atteignait à peu près le milieu de la descente, le galop de plusieurs chevaux retentit dans la vallée.

Le jour allait bientôt venir.

## XV

### DIANE ET ALDAH

Tandis que le pêcheur inconnu s'arrêtait dans sa marche pour prêter toute son attention au bruit qui parvenait alors jusqu'à lui, tandis que maître Eude, à la tête des hommes avec lesquels il avait quitté les grottes, gagna rapidement l'endroit où Caméléon lui avait dit avoir eu lieu l'attentat inexplicable commis sur l'un de ses fils, tandis que Tête-de-Loup continuait sur la falaise sa veille attentive, une scène d'un genre tout différent de celles que nous avons rapportées dans les différents chapitres, se passait dans l'intérieur de la demeure des bandits, dans l'endroit même où nous avons fait déjà pénétrer le lecteur, alors que le vieux La Chesnaye s'efforçait d'interroger Aldah.

La chambre si richement meublée n'était plus occupée que par les deux jeunes filles. La portière qui la séparait du salon central dont nous avons parlé retombait sur le tapis qui couvrait le sol, fermant de ses plis soyeux l'entrée de cette partie des grottes.

Soit que le vieillard eût commandé le réveil en quittant la pièce, soit que l'absence du magouilleur eût détruit l'action du fluide magnétique, à peine maître Eude fut-il sur la falaise que ses deux victimes parurent, sans cependant reprendre encore connaissance, dégagées du poids fétigant qui les oppressait.

Aldah surtout dont l'attaque nerveuse avait si violemment ébloui peu d'instants avant l'arrivée de Caméléon, Aldah dont les membres se roidaient, dont le corps se roulait convulsivement sur le tapis qu'elle déchirait de ses ongles, Aldah paraissait tout subitement d'un bienfaisant accès de calme.

Toujours étendue, les paupières demi-closées, mais les membres assouplis et le corps immobile, sa respiration, reprenant peu à peu sa fonction normale, soulevait régulièrement sa poitrine.

Ses traits tendus décelaient une fatigue récente, mais l'expression douloureuse avait complètement disparu de ce charmant visage.

Quant à Diane, la roideur cataleptique que nous avons signalée s'était cassée progressivement pour faire place à cette élasticité de la jeunesse, base de la grâce dont brillait d'ordinaire la ravissante fille du préfet de Paris.

Diane avait les yeux compôdiement fermés.

Sans doute Caméleon s'était retiré dans les premières grottes avec les hommes laissés à la garde du magasin général par le vieux La Chenay, car on n'entendait aucun bruit dans les pièces voisines, et le silence qui régnait dans le petit salon où se tenaient immobiles et encore légèrement assoupies les deux jeunes filles n'était troublé que par le sifflement qui accompagnait la respiration toujours embarrassée de Diane.

Près d'un demi-heure se passa ainsi après le départ de maître Eudes ; enfin Diane entr'ouvrit les yeux et Aldah fit un mouvement.

La fille du préfet de Paris promena d'abord autour d'elle un regard vague, ce regard n'avait évidemment pas encore toute sa netteté.

Puis elle se dressa lentement sur son séant et passa la main sur son front.

Elle poussa un profond soupir, ferma les yeux, les rouvrit de nouveau comme si elle eût voulu s'accoutumer peu à peu à la vive clarté produite par la lampe placée près d'elle, et étendit les bras en avant pour détruire un dernier sentiment de roideur dans les articulations.

Son regard alors s'abaissant rencontra le corps d'Aldah étendu presque à ses pieds.

Elle étouffa un cri de frayeur.

—Aldah ! fit-elle.

Aldah souleva à son tour ses longues paupières frangées de cils noirs, mais elle ne répondit pas.

—Aldah ! reprit Diane en se dressant pour s'approcher de sa compagne de captivité ; Aldah ! réponds-moi ! Souffrez-vous donc ? Qu'avez-vous ?

Les lèvres de la fille de Van Helmont s'agitèrent doucement mais ne formulèrent aucun son.

Diane s'agenouilla près d'elle et lui saisit les mains.

Aldah frissonna.

—Aldah ! chère et pauvre amie ! revenez à vous, dit Diane de sa voix la plus douce.

Et réunissant ses forces, elle parvint à soulever la jeune fille à demi évanouie et à la maintenir assise en entourant sa taille flexible de son bras blanc et amaigri.

—Aldah ! répéta-t-elle sur un ton plus pressant, ne craignez rien ! c'est moi ! c'est Diane ! nous sommes seuls !...

Ces derniers mots parurent produire un effet électrique sur la pauvre enfant, car elle ouvrit aussitôt les yeux ; parcourut la chambre d'un regard rapide et laissa échapper un soupir de soulagement.

—Seules ! répéta-t-elle.

—Oui, dit Diane.

—Où sont-ils donc ?

—Paris.

—Tous ?

—Je le crois.

Aldah regarda Diane, puis après un léger silence :

—Oh ! s'écria-t-elle, ils vont revenir !

Et les forces lui revenant subitement, elle repoussa Diane, se leva d'un bond, et courut à la lourde portière, qu'elle écarta avec précaution.

Le salon central était désert.

—Personne ! fit-elle en se retournant vers sa compagne.

—Vous voyez bien ! répondit Diane, nous sommes libres !

—Libres ! s'écria Aldah ; où ! nos maux sont-ils donc terminés !

Diane secoua tristement la tête.

—Vous ne me comprenez pas, dit-elle, nous sommes libres d'échanger nos pensées puisque nous sommes seules. Quant à la liberté matérielle, hélas ! la recouvrerons-nous jamais ?

Aldah avait quitté la portière et était revenue vers sa compagne. Toutes deux se tenaient debout au milieu de la pièce, leurs regards se confondant avec une même expression douloureuse. On eût dit deux statues de la souffrance placées l'une en face de l'autre.

Par un mouvement simultané et décelant l'homogénéité des émotions qui brisaient leur cœur, toutes deux ouvrirent les bras au même temps, toutes deux firent à la fois un pas en avant et toutes deux s'étranglèrent, tandis qu'un seul et même sanglot déchirait leur poitrine.

Elles demeurèrent longtemps ainsi, étroitement embrassées, confondant leurs larmes et leur douleur.

Enfin Aldah, dont la nature était sans doute plus forte, s'arracha la première à la cruelle émotion qui brisait sa compagne.

—Oh ! s'écria-t-elle avec une énergie fébrile, une pareille existence n'est plus possible ! Souffrir ce que nous souffrons n'est plus vivre, et le repos de la mort est mille fois préférable à cette existence de tortures incessantes !

—Que faire ? dit Diane avec abattement.

—Essayer de tromper la vigilance de nos geôliers, échapper à nos bourreaux, fuir !

—Fuir ! comment ? Par quel moyen ? Si vous nous seulement où nous sommes ? A peine pouvons-nous nous rappeler le temps qui s'est écoulé depuis notre séjour dans cette demeure ! Comment y sommes-nous venues ? Qui nous y a conduites ? Nous ignorons tout, Aldah, et nous ne pouvons rien !

Aldah baisa tristement la tête.

—Qu'ai-je fait, murmura-t-elle, pour que mon père m'ait abandonnée ?

—Votre père ! répéta Diane avec étonnement. Ne m'avez-vous donc pas dit que vous ne l'aviez jamais connu ?

—Mon père, Diane ?... Non, cela est vrai, je n'ai jamais connu celui auquel la nature me permettrait de donner ce titre, mais il est un autre homme que j'ai appris à nommer ainsi, un homme qui a pris soin de mon enfance et qui a élevé ma jeunesse... un homme qui m'a prodigué toutes ses tendresses et toute son affection, un homme enfin qui a droit à toute ma reconnaissance et qui est le seul être sur la terre que j'aie jamais aimé !

« Oh ! Dieu m'est témoin que le n'ai jamais mérité de ses bienfaits et cependant... il m'abandonne... moi qu'il se plaisait à appeler sa fille !

—Vous abandonner, Aldah ! pourquoi l'accuser ? Peut-être souffre-t-il plus que nous encore !

—S'il ne m'avait pas abandonnée, je ne serais pas aux mains de ceux qui nous entourent.

—Mais si ceux-là vous ont enlevée de force, ainsi qu'ils l'ont fait de moi ?

—Impossible ! sans la volonté de mon père.

—Pourquoi ?

—Parce qu'il est trop puissant pour qu'on puisse violenter ceux qu'il aime et qu'il protège !

—Mais mon père est puissant aussi, Aldah ! s'écria Diane. Mon père est un gentilhomme honoré de toute la cour, mon père est préfet de Paris...

—Sa puissance ne peut atteindre à celle de celui dont je vous parle !

—Comment ?

—A votre père les hommes seuls sont soumis, au mien la nature entière lui obéit !

—Je ne vous comprends pas, Aldah !

—Hélas ! Diane, vous ne sauriez me comprendre, car moi-même je ne saurais m'expliquer. Je souffris de cette puissance sans en deviner la cause. Mais, je vous le répète, pour que je souffre, il faut qu'il m'ait abandonné !

En achevant ces mots, Aldah se laissa tomber sur un siège voisin et dirigea dans ses mains crispées son front pâle. Diane la contempla quelques instants en silence, n'osant troubler cette muette douleur.

—Ainsi, reprit-elle cependant, vous ignorez, Aldah, dans quelles circonstances s'est opéré votre enlèvement ?

Aldah releva la tête.

—Je l'ignore absolument ! dit-elle.

—Quoi ! vous ne vous souvenez de rien ?

—De rien !

—C'est étrange ! !

—Je me vois encore chez mon père ; c'était le soir, il y avait fête à la foire St-Germain, je me souviens... Mon père me parlait d'un jeune homme qu'il attendait avec une vive impatience... « Ce jeune homme sera ton frère, » me disait-il...

« J'écoutais le récit d'une aventure mystérieuse et singulière... Il me semble que le sommeil me saisit avant que cette histoire ne fût achevée... Puis je me réveillai dans cette chambre. Vous étiez près de moi, pâle et inanimée... Je me sentais brisé comme si la foudre eût accablé tout mon être.

« Un vieillard était en face de moi... Sa physionomie était effrayante... Oh ! cette physionomie nous la connaissons bien maintenant, ma pauvre Diane ! Trois hommes masqués nous entouraient...

« Enfin notre captivité et nos douleurs commençaient, mais entre cette soirée dont je vous parle, et qui est encore présente à ma pensée, et cet instant où nous nous trouvâmes réunies pour la première fois, que s'est-il passé ? Quel laps de temps s'est écoulé ? Je l'ignore, ma mémoire est complètement, entièrement vide à cet égard.

—C'est étrange ! bien étrange ! répéta Diane en réfléchissant.

Aldah, en effet, ne se souvenait de rien.

Si l'on veut bien se rappeler qu'elle avait été conduite par Van Helmont dans la maison de la rue des Vieilles-Ecuves, étant sous l'empire du sommeil magnétique, si l'on réfléchit que ce fut encore durant ce sommeil que l'enlèvement fut exécuté, et que le vieux La Chesny, pour rendre sa fuite et celle de ses enfants plus facile, avait contribué à augmenter encore l'influence magnétique au lieu de la détruire, on comprendra facilement qu'Aldah ignorait toutes les circonstances qui avaient présidé à la violence dont elle avait été victime et qui avaient accompagné les scènes terribles décrites dans le courant de cet ouvrage, et l'on comprendra d'autant mieux cette ignorance que l'un des caractères principaux du somnambulisme est, on le sait, l'oubli total, par le sujet, de tout ce qui s'est passé durant son sommeil.

Ne sachant rien, ne connaissant même pas la science à laquelle elle prêtait son aide, Aldah croyait Van Helmont

coupable d'abandon à son égard, mais elle ne parvenait pas cependant à s'expliquer cet abandon tout en en constatant les effets.

## XVI

## LA BOHÉMIENNE

—Mais vous, Diane, dit Aldah en reprenant la parole et en faisant un effort pour se soustraire aux pensées qui l'obsédaient, comment étiez-vous tombée aux mains de nos bourreaux ?

La fille du préfet de Paris rougit vivement, et la confusion lui fit courber la tête.

—Je vous l'ai raconté déjà, balbutia-t-elle.

Aldah lui saisit les mains :

—C'est vrai, c'est vrai, dit-elle avec une sincère expression de regret, vous m'avez confié cela et je viens encore renouveler vos douleurs. Parlez-m'en.

Diane se pencha vers elle et, l'entourant de son bras, déposa un baiser sur le front blanc et pur de sa compagne.

—L'aimiez-vous encore ? dit Aldah tout à coup et en regardant fixement la jeune fille.

—Lui ? fit Diane en tressaillant.

—Oui !... lui !... le comte de Brossa ?

Diane ne répondit pas, mais elle cacha sa tête dans le sein de la fille du savant.

—Répondez, Diane ! dit doucement Aldah. L'aimeriez-vous encore ?

—J'ai honte ! murmura Diane.

Comme la pauvre enfant achevait de prononcer sa confession pénible, un grand tumulte éclata soudain dans les grottes voisines.

C'étaient des cris, des froissements d'armes, des chants, des éclats d'objets brisés violemment.

Diane et Aldah se regardèrent en pâlisant et se rapprochèrent l'une de l'autre par un mouvement machinal causé par la crainte.

—Qu'est-ce donc ? dit Aldah.

—Eux, peut-être qui reviennent ! répondit Diane en frémissant de terreur.

Le bruit cessa subitement, et un silence solennel lui succéda comme par enchantement.

Les deux jeunes filles se regardèrent encore.

Aldah (c'était évidemment la plus brave), Aldah se leva, en dépit des efforts que fit Diane pour la retenir, et marcha vers la portière, qu'elle écarta.

Le salon central était toujours désert.

La jeune fille souleva tout à fait la portière, franchit le seuil de la porte, pénétra dans le salon, et interrogea du regard les deux autres pièces organisées dans les cavités souterraines.

L'une et l'autre étaient également désertes.

Elle s'avança alors vers la quatrième ouverture communiquant avec les grandes grottes.

Cette ouverture, nous croyons l'avoir dit, était, ainsi que les trois autres, fermée par une draperie flottante.

Aldah souleva avec précaution un pan de cette draperie, mais un obstacle matériel s'opposa à son regard.

Une lourde porte en chêne massif obstruait l'entrée.

Cette porte, qu'Aldah osa essayer de pousser, était solidement fermée au dehors.

La jeune fille laissa retomber la portière.

Elle attendit et écouta, mais rien ne vint de nouveau frapper son oreille.

Ces derrières grottes étaient tellement enfoncées dans la falaise, que le bruit de la mer n'arrivait même pas jusqu'à elles.

Aidah traversa le salon central, et revint vers Diane qui l'attendait sur le seuil de la petite pièce de laquelle on avait fait leur séjour ordinaire.

— Eh bien ? fit Diane avec anxiété.

— Rien ! répondit Aidah.

— Mais ce bruit que nous avons entendu et qui a cessé tout à coup ?

— J'en ignore la cause ; nous sommes enfermées.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! ne reverrons nous donc jamais la lumière du soleil ?

Aidah ne répondit pas ; elle paraissait absorbée dans une contemplation singulière.

Les deux jeunes filles se trouvaient alors dans le salon central, sur le seuil de la pièce d'où les deux autres étaient sorties. En face d'elles s'ouvrait l'une des salles dont nous avons parlé.

(A CONTINUER.)

Commencé le 15 Septembre, 1887 — (No 404).

Toute personne qui s'abonne à ce journal reçoit gratuitement le commencement de ce feuilleton.

Nos abonnés nous rendent service en nous faisant parvenir le plus tôt possible le faible montant du compte que nous leur présentons avec ce numéro.

## VARIÉTÉS

Un mot de pochard :

— Pourquoi vous enivrez-vous de la sorte ?

— Pour voyer mes chagrins.

— Et vous réussissez ?

Le pochard, avec une accolie :

— Non... ils savent nager !

\*\*\*

Délicatesse et indélicatesse :

Un grand médecin avait soigné un petit enfant. La mère reconnaissante arrive chez le sauveur du chérubin.

— Mon Dieu ! docteur, dit elle, il y a des services qui ne se paient pas. Je ne savais comment reconnaître vos soins... J'ai pensé que vous voudriez bien accepter ce porte-monnaie que j'ai brodé de ma main.

— Madame, répliqua un peu rudement le disciple d'Esculape, la médecine n'est pas une affaire de sentiment..., et nos soins veulent être rémunérés en argent. Les petits cadavres peuvent entretenir l'amitié ; mais ils n'entretiennent pas nos maîtres.

— Mais, docteur, dit la dame effarée et blessée, parlez, fixez un chiffre.

— Madame, ne vous récriez pas, c'est deux mille francs...

Alors, la dame ouvre le porte-monnaie ; en tire cinq billets de mille francs, en distrait deux, qu'elle donne au médecin, remet les trois autres dans le porte-monnaie et se retire en faisant une profonde inclination.

A VENDRE A BON MARCHÉ — HISTOIRE DES CANADIENS-FRANÇAIS, par Benjamin Sulte, complète et en parfait ordre. S'adresser ici.

## NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRE »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRE ou qui renouvelle son abonnement à échéance pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuilletons suivants complets de l'une des séries ci-dessous :

PREMIÈRE SÉRIE — Le Roi des Voleurs ; Le Trésor de Strongsey ; Les Héritiers du Poignard ; Le Secret de l'Intendant ; Le Duo de Kandos ; Les Deux Duchesses ; Les Forçats de l'Amour ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; L'Amour à l'Épée ; Un Noviciat ; Historiettes, variétés, etc., etc.

DEUXIÈME SÉRIE — La Fille de Marguerite ; L'Homme des Grèves ; L'Amour à l'Épée ; Le Crime d'un Autre ; Un Noviciat ; Historiettes, etc., etc.

Aucun des feuilletons ci-dessous (complet et au choix) sera envoyé franco, sur réception de 50 cents :

— Une Vengeance de Peau-Rouge — La Fille de Marguerite — Le Roi des Voleurs — Les Héritiers du Poignard — Le Secret de l'Intendant — Le Duo de Kandos et Les Deux Duchesses — Les Drames de l'Argent.

Les prix que coûteraient actuellement ces feuilletons en librairie, varient entre \$2.00 et \$5.40 chacun.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, ou qui s'abonnera pour trois ans recevra gratuitement tous les feuilletons ci-dessus énumérés et les suivants :

Exili l'Empoisonneur — Une Vengeance de Peau-Rouge ; — La Demoiselle du Cinquième — Le Testament Sanglant.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

## CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cts, payable d'avance. On peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements paient du 1<sup>er</sup> de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré au domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrée.

MORNEAU & C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS,

Boîte 1923,

475-Buë Craig, Montréal.